

Commentaire composé du texte suivant : Alfred de Musset, Lorenzaccio, Acte I, Scène 5

Devant l'église de Saint-Miniato à Montolivet. La foule sort de l'église.

UNE FEMME, à sa voisine — Retournez-vous ce soir à Florence ?

LA VOISINE — Je ne reste jamais plus d'une heure ici, et je n'y viens jamais qu'un seul vendredi ; je

ne suis pas assez riche pour m'arrêter à la foire ; ce n'est pour moi qu'une affaire de dévotion, et que

cela suffise pour mon salut, c'est tout ce qu'il me faut.

UNE DAME DE LA COUR, à une autre — Comme il a bien prêché ! c'est le confesseur de ma fille.

(Elle s'approche d'une boutique.) Blanc et or, cela fait bien le soir ; mais le jour, le moyen d'être propre avec cela !

(Le marchand et l'orfèvre devant leurs boutiques avec quelques cavaliers.)

L'ORFEVRE — La citadelle ! Voilà ce que le peuple ne souffrira jamais ; voir tout d'un coup s'élever

sur la ville cette nouvelle tour de Babel, au milieu du plus maudit baragouin : les Allemands ne pousseront jamais à Florence, et pour les y greffer, il faudra un vigoureux lien.

LE MARCHAND — Voyez, mesdames ; que vos seigneuries acceptent un tabouret sous mon auvent.

UN CAVALIER — Tu es un vieux sang florentin, père Mondella ; la haine de la tyrannie fait encore trembler tes doigts ridés sur tes ciselures précieuses, au fond de ton cabinet de travail.

L'ORFEVRE — C'est vrai, Excellence. Si j'étais un grand artiste, j'aimerais les princes, parce qu'eux

seuls peuvent faire entreprendre de grands travaux ; les grands artistes n'ont pas de patrie ; moi, je fais

des saints-ciboires et des poignées d'épée.

UN AUTRE CAVALIER — A propos d'artiste, ne voyez-vous pas dans ce petit cabaret ce grand gaillard qui gesticule devant des badauds ? Il frappe son verre sur la table ; si je ne me trompe, c'est ce

hâbleur de Cellini.

LE PREMIER CAVALIER — Allons-y donc, et entrons ; avec un verre de vin dans la tête, il est curieux à entendre, et probablement quelque bonne histoire est en train. (Ils sortent. — Deux bourgeois

s'assoient.)

PREMIER BOURGEOIS — Il y a eu une émeute à Florence ?

DEUXIÈME BOURGEOIS — Presque rien. — Quelques pauvres jeunes gens ont été tués sur le vieux Marché.

PREMIER BOURGEOIS — Quelle pitié pour les familles !

DEUXIÈME BOURGEOIS — Voilà des malheurs inévitables. Que voulez-vous que fasse la jeunesse

d'un gouvernement comme le nôtre ? On vient crier à son de trompe que César est à Bologne ; et les badauds répètent : « César est à Bologne », en clignant des yeux d'un air d'importance, sans réfléchir à

ce qu'on y fait. Le jour suivant, ils sont plus heureux encore d'apprendre et de répéter : « Le pape est à

Bologne avec César. » Que s'ensuit-il ? Une réjouissance publique, ils n'en voient pas davantage ; et

puis un beau matin ils se réveillent tout engourdis des fumées du vin impérial, et ils voient une figure

sinistre à la grande fenêtre du palais des Pazzi. Ils demandent quel est ce personnage, et on leur répond que c'est leur roi. Le pape et l'empereur sont accouchés d'un bâtard qui a droit de vie et de mort sur nos enfants, et qui ne pourrait pas nommer sa mère.

Université Toulouse J. Jaurès – S.E.D. LM00301T Littérature française des XIXème et XXème - siècles - M. JP ZUBIATE

78

L'ORFEVRE — S'approchant. vous parlez en patriote, ami ; je vous conseille de prendre garde à ce flandrin. (Passe un officier allemand.)

L'OFFICIER — ôtez-vous de là, messieurs ; des dames veulent s'asseoir. (Deux dames de la cour entrent et s'assoient.)

PREMIERE DAME — Ceci est de Venise ?

LE MARCHAND — Oui, magnifique, Seigneurie ; vous en lèverai-je quelques aunes ?

PREMIERE DAME — Si tu veux. j'ai cru voir passer Julien Salviati.

L'OFFICIER — Il va et vient à la porte de l'église ; C'est un un galant.

DEUXIEME DAME — C'est un insolent. Montrez-moi des bas de soie.

L'OFFICIER — Il n'y en aura pas d'assez petits pour vous.

PREMIERE DAME — Laissez donc ; vous ne savez que dire. Puisque vous voyez julien, allez lui dire

que j'ai à lui parler.

L'OFFICIER — J'y vais, et je le ramène. (Il sort.)

PREMIERE DAME — Il est bête à faire plaisir, ton officier ; que peux-tu faire de cela ?

DEUXIEME DAME — Tu sauras qu'il n'y a rien de mieux que cet homme-là. (Elles s'éloignent.)

Entre le prieur de Capoue.)

(Il s'assoit.)

LE PRIEUR — Donnez-moi un verre de limonade, brave homme.

UN DES BOURGEOIS — Voilà le prieur de Capoue ; c'est là un patriote ! (Les deux bourgeois se rassoiront.)

LE PRIEUR — Vous venez de l'église, messieurs ? que dites-vous du sermon ?

LE BOURGEOIS — Il était beau, seigneur prieur.

DEUXIEME BOURGEOIS, à l'orfèvre — Cette noblesse des Strozzi est chère au peuple, parce qu'elle

n'est pas fière. N'est-il pas agréable de voir un grand seigneur adresser librement la parole à ses voisins

d'une manière affable ? Tout cela fait plus qu'on ne pense.

LE PRIEUR — S'il faut parler franchement, j'ai trouvé le sermon trop beau ; j'ai prêché quelquefois,

et je n'ai jamais tiré grande gloire du tremblement des vitres. Mais une petite larme sur la joue d'un brave homme m'a toujours été d'un grand prix.

Ode à Coco (les 5 dernières) – Desnos (Commentaire composé)

Tabac pour la concierge et coco pour la grue !

Je ne priserai pas la poudre consolante

Puisqu'un puissant opium s'exhale de mes nuits,

Que mes mains abusées ont déchiré parfois

La chair sanglante et chaude et vierge mais dolente !

Quels bouquets, cher pavots, dans les flacons limpides,

Quels décombres thébains et, Byzance orgueilleuse,

Les rêves accroupis sur le bord d'un Bosphore

Où nagent les amours cadencées et nombreuses.

J'ai des champs de pavots sournois et pernicieux

Qui, plus que toi Coco ! me bleuiront les yeux.

Sur Gomorrhe et Sodome aux ornières profondes,

J'ai répandu le sel fertilisant des ondes.

J'ai voulu ravager mes campagnes intimes,

Des forêts ont jailli pour recouvrir mes ruines.

Trois vies superposées ne pourraient pas suffire

À labeur journalier en saccager l'empire.

Le poison de mon rêve et voluptueux et sûr

Et les fantasmes lourds de la drogue perfide

Ne produiront jamais dans un esprit lucide

L'horreur de trop d'amour et de trop d'horizon

Que pour moi voyageur font naître les chansons.

Les Assis – Rimbaud (CC)

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs,
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs ;

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs !

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux du crapaud.

Et les Sièges leur ont des bontés : culottée
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins ;
L'âme des vieux soleils s'allume, emmaillotée
Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour,
S'écoutent clapoter des barcarolles tristes,
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour. -

Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage...
Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !

Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez, cognant leurs têtes chauves,
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors,
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors !

Puis ils ont une main invisible qui tue :
Au retour, leur regard filtre ce venin noir
Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue,
Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir.

Rassis, les poings noyés dans des manchettes sales,
Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever
Et, de l'aurore au soir, des grappes d'amygdales
Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières,
Ils rêvent sur leur bras de sièges fécondés,
De vrais petits amours de chaises en lisière
Par lesquelles de fiers bureaux seront bordés ;

Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgule
Les bercent, le long des calices accroupis
Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules
– Et leur membre s'agace à des barbes d'épis.

Les Ponts – Rimbaud (LL)

Des ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés,

d'autres descendant ou obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se

renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que

les rives, chargées de dômes, s'abaissent et s'amoindrissent. Quelques-uns de ces ponts

sont encore chargés de masures. D'autres soutiennent des mâts, des signaux, de frêles

parapets. Des accords mineurs se croisent et filent, des cordes montent des berges.

On distingue une veste rouge, peut-être d'autres costumes et des instruments de musique.

Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes

publics? L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer. - Un rayon blanc, tombant du

haut du ciel, anéantit cette comédie.